

Bonne année quand même !



Economie

Pierre-Antoine Delhommals

On serait encore plus soulagés d'en avoir fini avec 2008, d'avoir tourné la page de cette *annus horribilis* « financieribus » si on n'éprouvait pas une légère inquiétude à l'idée que 2009 se révèle nettement pire. Car, après tout, et même s'il faut se pincer pour s'en convaincre, l'année qui vient de s'achever n'a pas été un si mauvais cru pour l'économie mondiale. Son taux de croissance a atteint 2,5 %, ce qui est certes bien moins élevé que les deux années précédentes (3,7 % en 2007 et 4 % en 2006), mais ce qui reste un score honorable. Obtenus pour l'essentiel grâce aux performances de la Chine, de l'Inde, de la Russie et du Brésil, dont les économies ont tourné à plein régime. C'est seu-

lement en toute fin d'année que la crise financière a commencé à provoquer un peu partout ses ravages dans l'« économie réelle ». En clair, on, c'est-à-dire le citoyen ordinaire, n'a encore rien vu.

L'avantage de 2009 sur 2008, c'est que, au moins, la crise se déplace en terrain connu. Celui de l'économie et non plus celui de la finance. Celle des carnets de commandes, des exportations, des licenciements et des investissements et non plus celle des dérivés de crédit, des produits structurés et des taux interbancaires. Car il faut bien l'avouer, on n'est pas certain d'avoir parfaitement compris tout ce qui s'est passé à l'automne. Pourquoi la finance américaine a-t-elle soudainement implosé alors que la tempête des subprimes, de l'avis de la majorité des spécialistes, semblait baisser d'intensité ?

Comment la faillite de Lehman Brothers a-t-elle pu immédiatement paralyser le système bancaire mondial ? Comment, enfin, la crise du crédit a-t-elle pu se propager de façon aussi fulgurante à l'industrie automobile ? Tout cela reste entouré de mystère, qu'il faudra peut-être plusieurs décennies de travaux universitaires pour réussir à percer. Et ce n'est même pas sûr. Car, comme le remarque l'économiste britannique Robert Skidelsky, seul Dieu serait en mesure de comprendre la crise financière, car « seul Dieu est parfaitement informé. Mais il ne spéculé pas en Bourse ».

Puisque l'entendement humain a été mis en échec en 2008, il va essayer de se rattraper en 2009. En commençant par se trouver quelques repères qui lui permettront de suivre la course de l'économie mondiale et de ne pas trop s'égarer. Reste à savoir lesquels.

L'amour propre européen dût-il en souffrir, ce n'est pas sur le Vieux Continent que la partie économique va se jouer. Bien sûr, il faudra regarder comment les Mercedes se vendent, et si les Français continuent à oublier leurs soucis en faisant du shopping. Il faudra aussi guetter d'éventuelles catastrophes, comme celle qui verrait le Royaume-Uni demander l'assistance du FMI ou l'Italie et la Grèce faire défaut sur leur dette. Mais tout cela ne changera pas, au fond, grand-chose.

C'est en « Américaine » que le sort de l'économie mondiale va se décider. Les experts sont unanimes : pour mettre fin aux grands déséquilibres ayant conduit à

la catastrophe actuelle, il faudrait en théorie que les Américains épargnent davantage et que les Chinois consomment plus. Mais ce monde idéal peut attendre. L'urgence, c'est au contraire que les Américains recommencent au plus vite à consommer, à dépenser sans compter, quitte à s'endetter jusqu'au cou, quitte à réinventer les subprimes, pour permettre aux Chinois de fabriquer, de faire tourner leurs usines et d'éviter le chaos politique et social. Comme dirait le poète, tout le reste est littérature économique. La grande reconstruction de l'économie mondiale, sur des fondations assainies, ce sera pour plus tard. Il faut d'abord empêcher les derniers murs de s'effondrer.

Pour que les Américains retrouvent le goût de consommer, les prix de l'immobilier doivent cesser de baisser. C'est de là que le mal est venu, c'est de là que viendra la guérison. Pour savoir ce que réserve vraiment l'année économique 2009 – sera-t-elle simplement exécration ou totalement apocalyptique ? –, mieux vaudra



L'avantage de 2009 sur 2008, c'est que, au moins, la crise se déplace en terrain connu. Celui de l'économie et non plus celui de la finance



donc suivre l'évolution du prix des maisons dans le Wyoming que décortiquer les grands indicateurs macroéconomiques traditionnels. Ce sera à la fois plus dépaysant et plus simple.

Autre indicateur à surveiller de près : la participation de la banque centrale de Chine aux adjudications de bons du Trésor américains. Avec un stock supérieur à 600 milliards de dollars, Pékin est le premier créancier des Etats-Unis. Une moindre demande chinoise pour les US T-Bonds aurait des conséquences catastrophiques : flambée des taux d'intérêt à long terme aux Etats-Unis avec pour effet presque garanti de transformer la récession en dépression, risque de défaut de paiement sur sa dette de la première puissance économique mondiale.

C'est, enfin, en Américaine qu'il faudra observer si la crise économique et financière dégénère ou non en crise sociale. Dix millions d'ouvriers migrants chinois auraient perdu leur emploi au cours du deuxième semestre de 2008, selon *Outlook Magazine*, un hebdomadaire publié par l'agence officielle Chine Nouvelle, a priori peu suspect de noircir le tableau. *Outlook* évoque la menace d'une multiplication des *quntixing shijan*, des licenciements de masse. Les Etats-Unis n'en sont pas à l'abri. Des économistes prévoient que le taux de chômage des jeunes Noirs y monte, en cas de récession très sévère, jusqu'à 80 %. De quoi provoquer dans les banlieues des grandes villes américaines de sérieux *quntixing shijan*. Au fait, bonne année quand même. ■

Billet

Robert Solé

Bonnes résolutions

UN I IORS-SÉRIE